

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE 3

XXVI

CARTOUCHE EST PRIÉ !...

—Oui, vous êtes de garde, mais Pépin restera, et d'ailleurs c'est l'affaire d'une minute.

Le sergent Lefebvre n'osa refuser et, avec Imbert, il enleva doucement la blessée, et précédés d'Emmeline, ils la portèrent sur le lit de la chambre à coucher. Nous dirons tout à l'heure les soins qu'ils lui donnèrent.

A peine avaient-ils tourné le dos que le sergent Pépin, satisfait d'être seul, alla tout droit à la table dont il lorgnait les bouteilles. Il faisait chaud; il avait soif; le vin était bon. Une première rasade l'invita à une seconde et celle-ci à une troisième. Mais, comme il se versait à boire pour la troisième fois, un homme se dressait derrière lui sur le seuil de la porte secrète.

Cartouche, qui avait trouvé le jardin gardé, était resté dans la cave, avait tout entendu, tout compris. Saisir l'instant propice, remonter, tomber sur le sergent à coups de couteau, ramasser le mousqueton, traîner le corps sur le palier, fut l'affaire d'un instant. Le coup porté était mortel. Le couteau était resté dans la plaie pour retener le sang. Il restait à déponiller le mort de son uniforme.

C'est par ces traits d'audace et cette rapidité d'exécution que le célèbre bandit surpassait tous ses complices. Revêtir la

tunique, mettre les bottes et le chapeau du sergent, lui demanda une minute.

Pendant ce temps, Lefebvre et Imbert plaçaient la Jeanneton sur le lit, disposaient sous sa tête les oreillers, déchiraient des serviettes pour bander sa blessure, dont un caillot de sang

avait arrêté l'hémorragie. Jeannette vivait encore. Le couteau avait profondément labouré les chairs du côté gauche à la hauteur du sein, mais la lame n'avait pas atteint le cœur.

Le sergent Lefebvre, laissant Imbert et mademoiselle de Hulda près de la Jeannette, regagna le poste qui lui avait été assigné. Il fut un peu surpris de ne plus voir son collègue Pépin et promena autour de lui un regard méfiant. Il appela; pas de réponse. Il s'approcha de l'ouverture béante et remarqua l'échelle... Il se récria tout haut d'étonnement

Son exclamation eut de l'écho au dessous de lui. Au même instant, Postel, non sans peine, était parvenu à forcer l'entrée de la cave fermée par une porte très solide, et s'élançait le sabre au poing à la tête d'une dizaine d'archers. Mais le premier objet qui frappait sa vue était l'échelle de bout dans l'issue.



—Imbert, veuillez dire que l'on attolle.

—Que signifie? fit-il déconcerté.

Autour de lui la solitude. D'un coup d'œil il pouvait s'assurer que la place était vide. L'oiseau était-il donc déniché? mais comment?... Par l'échelle. Mais les sentinelles?...

Postel héla les deux sergents:

—Eh! Pépin!... Eh! Lefebvre!

—Monsieur ? fit ce dernier.

—Vous êtes toujours là ?

—Oui, monsieur.

—Comment cette échelle est-elle dressée ?

—Je l'ignore, monsieur.

—Vous l'ignorez !... Vous devriez le savoir. Quelqu'un est sorti de cette cave à l'aide de cette échelle.

—Je ne le crois pas, monsieur.

—Animal ! Un homme ne peut sortir par là sans que vous le voyiez, vous, ou Pépin.

—Pépin n'est plus ici, monsieur.

—Ah !... où est-il !

—Je l'ignore, monsieur.

—C'est trop fort ! je vous apprendrai à vous f...iche de moi.

Rien ne saurait dépeindre la fureur de l'exempt ; il piétinait de rage, allait, venait par la cave, comme un insensé.

—Il me faut Cartouche ! hurlait-il. Si je ne l'ai, je suis déshonoré. Je ne rentre pas, je me tue plutôt.

Et en effet il y avait de quoi. En quittant le Châtelet, il avait dit au lieutenant de police : — " Je tiens Cartouche. Une femme de sa bande va me conduire dans une maison qu'il habite seul ; cette maison est isolée, je vais la faire corner ; dans quelques heures le fameux Cartouche sera ici.

Il était tellement sûr du succès qu'il avait fait partager sa conviction à M. d'Argenson.

Il perdait la tête ; les idées les plus bizarres et les plus contradictoires se croisaient en tumulte dans son esprit : il ne savait plus de quel côté se retourner. Pendant ce temps notre bandit, déguisé en sergent, descendait tranquillement du premier étage sans rencontrer personne. Au bas du perron, dans le jardin, se promenait un homme de garde.

—Eh bien ! lui demanda cet homme, Cartouche est-il pris ? On n'entend plus rien là-haut.

—Non, répondit-il, il n'est pas pris encore : mais on fouille les caves.

Et il passa, comme s'il avait quelque besoin à satisfaire.

L'enceinte du jardin était également surveillée. A la porte donnant sur la campagne, il trouva encore un soldat du Châtelet. Il lui cria :

—Dites donc, il est pris !

—Il est pris ? Vrai, pour sûr ?

—Vous pouvez le voir, on le garrotte. Moi je vais chercher un cheval.

Et il poursuivit sa route, pendant que l'on criait derrière lui : Cartouche est pris ! Il est pris. Allons le voir.

Ah ! ce fut le comble pour l'exempt Postel de voir et d'entendre tous ces hommes accourant à la maison pour contempler Cartouche prisonnier. Il brandit son sabre en les injuriant ; il faillit faire un malheur. Le bandit était déjà loin, bien loin et hors de portée, lorsque l'exempt eut enfin l'explication de sa fuite.

Et, après avoir déclaré qu'il ne rentrerait à Paris que mort ou victorieux, l'imprudent en était réduit à vivre. Il s'en prit à Imbert, à mademoiselle de Fulda, à Emmeline, à cette carogae de Jeanneton à moitié crevée : trop morte pour être portée au Châtelet et pas assez pour être enfouie dans un champ.

La grande consolation fut de retrouver tous les objets volés à l'ambassade d'Espagne. Heureusement Emmeline n'avait accepté aucun bijou. Un inventaire des objets achetés par Rati-boule fut dressé, mais on les laissa en place ; on ne savait s'ils appartenaient à la maison, qui avait sans doute été volée comme

le reste. Selon les époux Michel, M. Bourguignon des Courtils jouissait de la propriété depuis un an.

Les gens de police fouillèrent partout, sondèrent les murs, les planchers, mais sans découvrir les millions de lord Delmott.

Le moment du départ amena de pénibles discussions. L'exempt dit au secrétaire :

—Monsieur, prévenez, je vous prie, cette demoiselle que mon devoir m'oblige à l'emmener au Châtelet.

—Comment cela, monsieur ?

—Mais comme Michel, comme sa femme, et toute personne trouvée dans un repaire de malfaiteurs.

—Plaisantez-vous ?

—Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, je vous jure.

—Considérez-vous mademoiselle de Fulda comme la complice de Cartouche ?

—Je n'ai pas à me prononcer à cet égard.

—Ne savez-vous pas, reprit Imbert avec chaleur, qu'elle a été endormie et enlevée par les bandits ?

—On a dit cela.

—On l'a dit sans preuve, et aujourd'hui, vous le voyez, la preuve est faite.

—Pardon, monsieur le secrétaire, c'est à la justice à l'établir. Je n'ai, moi, en cette circonstance qu'à agir conformément aux règlements de police. J'ai une entière confiance dans votre parole, mais je ne suis pas même censé reconnaître l'identité de mademoiselle de Fulda.

—Ainsi vous persistez...

—A arrêter cette demoiselle, oui, monsieur le secrétaire.

—Vous allez l'emmener garrottée entre deux sergents ?

—Ce n'est pas à vous, monsieur, de me rappeler ce que je dois faire ; mais je suis prêt à user de tous les ménagements, j'ai envoyé chercher une voiture à Sèvres.

—Très bien, monsieur.

—On y placera également la Jeanneton, que je pourrais cependant abandonner ici.

—Vous ne l'arrêtez pas ?

—On lui a promis indulgence plénière.

—Eh bien, monsieur, conclut Imbert, sans effrayer mademoiselle de Fulda du mot " arrestation," je vais la prévenir qu'elle devra nous accompagner au Grand-Châtelet.

—C'est cela, fit l'exempt.

Imbert retourna près d'Emmelino à qui il fit part de son entretien avec Postel. Il la rassura en lui disant que M. d'Argenson était très aimable et lui ferait le meilleur accueil. Sur ces entrefaites la Jeanneton commençait à reprendre connaissance.

—Restez près d'elle, je vous prie, monsieur, dit Emmeline, pendant que je vais m'habiller.

—Eh bien, ma fille, fit ce dernier à la blessée, ça va un peu mieux ?

—Oui, monsieur, bien le merci ; j'en reviendrons peut-être.

—On va vous mettre en voiture et vous reconduire au Châtelet. Il faudra que vous parliez à M. le lieutenant de police. Dans votre intérêt n'allez pas dire que vous êtes revenue sur votre première résolution de faire arrêter Cartouche et qu'au dernier moment vous avez voulu le sauver.

—Je n'sommes pas si bête.

—A la bonne heure. Votre blessure vous sauvera des sévérités de la justice. Dites simplement qu'en vous introduisant la première dans la maison, vous vouliez surprendre votre ami avec la demoiselle et leur dire ce que vous aviez sur le cœur.

—Et vous croyez, monsieur, qu'ils ne me garderont pas ?

—Non ; on vous enverra à l'Hôpital général.

—Oh ! la la ! fit la misérable avec effroi ; j'aimerais mieux crever tout de suite.

—Mais vous êtes blessée, dit Imbert, où trouverez-vous un gîte et des soins ?

—Je n'sommes pas sur le pavé, fit la Jeanneton ; j'avons trente livres dans not'mouchoir de poche.

—Mais avez-vous un gîte, un endroit où vous faire transporter ?

—J'en dirons un, répondit Jeanneton pensive.

—Autrement c'est l'Hôpital général, insista Imbert.

Comme il achevait ces utiles recommandations, la voiture, cherchée à Sèvres, arriva. Nous passerons sous silence les préparatifs du départ pour Paris, nous ne parlerons que de la rentrée de l'exempt Postel avec ses prisonniers, son butin et son mort, le sergent Pépin.

Ils ne revenaient pas en vainqueurs, mais la tête basse, la mine longue. Allaient-ils être hués, comme il leur arrivait si souvent ? Ereintés de leur nuit blanche, vexés de leur déconvenue, ils se dissient encore avec amertume : — Et pas de gratifications !... Ohien de métier ! Il valait mieux être voleurs.

Au milieu d'eux marchaient Michel et sa femme, les mains liées derrière le dos ; derrière eux le secrétaire du lieutenant de police, puis la charrette à veaux remplie de caisses et de bottes de paille et couverte d'une bâche de toile.

A peine furent-ils aperçus de la barrière qu'une foule énorme accourut au-devant d'eux avec des cris de joie.

—Qu'ont-ils donc ces imbéciles ? fit l'exempt avec humeur.

—Monsieur, lui dit un de ses hommes, ils croient que Cartouche est pris.

—Laissons-les croire.

En effet la multitude des curieux criait : " Voilà ! Ils l'ont amené. Il est pris ! "

Et les premiers qui aperçurent Michel ne manquèrent pas de le désigner aux autres comme Cartouche. Puis les enfants en dansant, les hommes en criant, tous firent cortège aux archers et sergents devenus subitement populaires.

L'erreur provenait des gens de la barrière à qui Cartouche, en passant habillé en sergent, avait annoncé la capture du célèbre bandit. Le bruit en courait déjà dans tout Paris, où beaucoup de bourgeois s'arrêtaient dans les rues pour s'en féliciter.

—Vous voyez bien, disaient les uns, que ce bandit existe, que ce n'est pas un être imaginaire.

—Ce n'était donc pas vrai, disaient les autres, que la police était de connivence avec lui. Nous irons le voir pendre.

Mais Michel n'avait point la physionomie de l'emploi, et l'erreur ne persista point sur tout le parcours. Au Châtelet personne ne s'y trompa, et la vue du corps de la victime de cette campagne eouleva de nombreux murmures contre l'exempt qui ne réussissait jamais qu'à faire tuer du monde pour rien.

Toute la matinée fut consacrée par le lieutenant de police à écouter les rapports de Postel et d'Imbert et à interroger mademoiselle de Fulda. Le soir, selon l'usage, un huissier de la cour criminelle assigna " à son de trompe et à cri " à tous les carrefours, le nommé Dominique Cartouche, coupable d'avoir assassiné le sergent Pépin, pour avoir à comparaître sous huitaine.

Un grand nombre de curieux et, parmi eux, beaucoup de femmes suivaient l'huissier et ses sonneur de trompe. " Au moment, dit un des biographes de Cartouche, (A. Fouquier, " causes célèbres.") où, sur la place de la Croix rouge, l'huissier pro-

nonçait la formule consacrée : " Au nom du roi, de par messieurs du Parlement, il est ordonné au nommé Cartouche...

—"Présent Cartouche !" s'écria une voix dans la foule.

Était-ce un mauvais plaisant qui voulait s'amuser aux dépens de la cour criminelle, ou, comme on l'a prétendu, Cartouche lui-même ; et ses gens avaient-ils juré de faire passer un mauvais quart d'heure à messieurs du Palais ? La myatification était dans les habitudes du temps, et l'audace de Cartouche nous ramène à Fra-Diavolo. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette réponse : " présent Cartouche !" il y eut une certaine émotion parmi les huissiers, sonneurs de trompe, tambours, archers à pied et à cheval, et que les curieux s'enfuyaient effarés, dans toutes les directions.

C'est à partir de ce moment que, pour la cour et pour la ville, Cartouche fut sacré roi des voleurs de Paris.

XXVII

SITUATION CRITIQUE D'EMMELINE

Emmeline de Fulda était dans une situation très délicate, très critique. Où allait-elle habiter ?

Pendant le voyage de la maison de campagne au Châtelet, Imbert n'avait cessé d'y penser. Ce problème n'était pas insoluble, mais, selon qu'il serait résolu, il serait accepté comme prétendant ou écarté.

Déjà il s'était trouvé dans une perplexité analogue en pénétrant dans la maison du bandit. Il s'avançait là sans oser dire son but à personne, sans oser se l'avouer. La femme qu'il avait aimée n'était-elle point déçue ? N'était-elle pas restée plusieurs semaines au pouvoir d'un bandit ? Bien que ce dernier ne fût pas un scélérat vulgaire et, en maintes circonstances, se fût piqué de savoir vivre et de délicatesse avec les femmes, cependant on ne pouvait s'y fier. Un loup est toujours loup, et l'on racontait de lui et des siens des actes de violence atroces.

Enfin les relations, la cohabitation, le contact laissaient flotter sur la blancheur virginale de cette jeune fille des ombres douteuses et regrettables. Mais, à la vue d'Emmeline, son cœur s'était rasséréné. Non, elle n'était point souillée. L'hermine sortait du marécage sans une tache à sa blanche robe. S'il avait pu s'y méprendre, la Jeannette, elle, ne s'y serait pas trompée.

Pendant le temps assez long qu'il passa avec mademoiselle de Fulda près de cette misérable, il avait raconté à Emmeline comment il était intervenu pour la dérober à une opération meurtrière. Il ne lui avait point caché le profond chagrin qu'il avait ressenti en la voyant tombée entre les mains de deux scélérats, dont il ne pouvait retrouver les traces, et elle avait paru touchée de son amour et de ses peines.

L'ancien courant sympathique d'autrefois s'était ainsi rétabli entre eux plus fort et plus chaleureux. Leurs destinées s'étaient mêlées ; ils appartenaient l'un à l'autre au moins par les liens de l'amitié. Il restait à savoir si Emmeline avait encore besoin de son dévouement. N'allaient-ils pas être séparés de nouveau ? Ils se rendaient au Châtelet ; mais de là où irait-elle ? Chez le comte de Fulda ?... Chez une amie inconnue de lui ?... Dans un hôtel ?... Ces pensées le tourmentaient sans qu'il eût le courage de l'interroger. Mais bien d'autres épreuves morales lui étaient encore réservées.

Nous ne saurions rendre ce qu'il ressentit lorsqu'il fut témoin de la réception que fit à la belle orpheline le galant lieutenant de police. Jamais pigeon roucoulant au bord d'un toit n'eut des inflexions de voix plus caressantes, des mouvements de

tête plus séducteurs. Une joie friande colatait dans ses yeux. Il semblait lui dire : " Enfin, belle colombe, vous voilà donc de retour au pigeonnier ! "

Pendant près d'une heure, Imbert fut oublié, bien que présent, et M. d'Argenson ne lui donna point l'occasion de placer une parole. Il était si peu de chose que ce grand seigneur ne songea point une minute qu'il pût être encore utile à mademoiselle de Fulda.

Aussi quelle fut son émotion lorsque l'aimable magistrat, qui substituait si volontiers son protectorat au sien, demanda à la jeune fille où elle comptait habiter et s'il lui convenait de rentrer chez son oncle.

— Bien qu'on en ait dit, mademoiselle, je suis convaincu que M. de Fulda sera très heureux de vous revoir.

— Il m'est permis d'en douter, monsieur le comte, répondit Emmeline. Je dois revoir M. de Fulda, mais je ne puis désormais habiter chez lui. Je vous dirai même que la seule idée d'une entrevue avec M. de Fulda me cause une sorte d'effroi.

— Eh bien, mademoiselle, reprit M. d'Argenson, si je puis en cela vous être agréable, je suis prêt à vous accompagner dans cette entrevue indispensable.

— J'accepte volontiers, monsieur le comte, dit la jeune fille avec vivacité, en oubliant Imbert. Votre appui me sera précieux ; mon oncle, je puis vous l'affirmer, n'a jamais été bienveillant à mon égard.

— Mais, si vous ne descendez point chez lui, mademoiselle, où comptez-vous habiter provisoirement ?

— N'importe où, j'avoue ne pas y avoir encore réfléchi.

— Ne pourriez-vous rentrer au couvent ?

— Pendant quelques jours, monsieur, j'aurai besoin d'une grande indépendance, je pressens des difficultés : M. de Fulda a été mis en possession des biens de sa nièce défunte ; il ne s'en dessaisira pas volontiers. J'aurai sans doute de nombreuses démarches à faire. Mais, monsieur, puisque je puis compter non seulement sur votre appui, comme magistrat, mais encore sur votre obligeance, je vous prierai de m'accompagner dès aujourd'hui chez M. de Fulda ; j'ai besoin, en attendant un règlement définitif, de quelques provisions qu'il ne peut me refuser.

— Je suis prêt, mademoiselle, à vous conduire chez monsieur votre oncle.

Se souvenant alors de la présence de son secrétaire :

— Imbert, dit M. d'Argenson, veuillez dire que l'on attelle. Le secrétaire sortit.

— C'est à ce monsieur, dit Emmeline, que je dois la vie. Monsieur le comte ne saurait croire avec quelle honte et quel courage M. Imbert s'est employé à mon salut.

— Je sais... je sais, fit sèchement le lieutenant de police. Il a fait son devoir.

Puis, avec l'intention évidente de l'abaisser, il ajouta :

— Il a droit à une gratification, bien que son zèle ait parfois dépassé les bornes dans une affaire si délicate. C'est un honnête garçon et un bon employé.

— Je ne doute pas de son zèle comme employé, cependant je dois le considérer comme un ami.

Quelques instants plus tard, Emmeline monta en voiture et se rendit avec M. d'Argenson à l'hôtel de Fulda.

Nous ne nous arrêterons pas à dépeindre la stupéfaction du suisse et des gens de la maison à la vue de celle dont ils portaient encore le deuil. Seule, la vieille Marthe n'était point là pour prendre part à la joie générale. Elle était partie et l'on ne savait où elle était allée.

— Nous la retrouverons, dit obligeamment le lieutenant de police.

L'absence de Marthe ne fut pas le seul mécompte. M. de Fulda depuis deux jours n'avait pas reparu chez lui. Il était sorti seul, le soir, sans dire où il allait. Ses amis ne l'avaient pas vu. Ses gens commençaient à être inquiets.

— Nous reviendrons, dit simplement M. d'Argenson.

Emmeline se trouvait fort embarrassée. Elle était restée jusqu'alors absolument étrangère à tous les détails de la vie pratique et, bien qu'elle eût dix endroits où puiser de l'argent à sa volonté, cependant elle n'en connaissait pas un seul. Banquiers, notaires, fournisseurs lui étaient inconnus. Elle ne savait même pas l'adresse de sa couturière et enfin n'avait jamais vu Paris qu'à travers les glaces d'un carrosse. N'ayant jamais vécu par elle-même ; sortie du couvent depuis quelques mois pour être enfermée chez son oncle, peu empressé à lui ouvrir le monde, elle était, dans son ignorance, aussi empêchée qu'une hirondelle tombée sur le pavé.

Où aller ? Que devenir ? Penser à se loger, à vivre, c'était écorçant ; même avec de l'or, la vie lui apparaissait dans une série de problèmes presque insolubles.

Elle avait appris les noms de quelques grands hôtels, mais, dans le trouble qui la gagnait, elle faisait en vain appel à sa mémoire. Et d'ailleurs, qu'était-ce que ces hôtels ?... Elle l'ignorait.

Et cependant, avec le nom qu'elle portait, elle n'avait qu'un mot à dire et comme par enchantement elle avait une maison montée.

Qui lui aurait refusé crédit ? Il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne que sa fortune ne lui serait pas rendue.

Après avoir obéi à un mouvement de présomptueuse indépendance, en renonçant à l'abri du couvent, elle se trouvait fort embarrassée. M. d'Argenson était trop fin pour ne pas le deviner, et peut-être jouissait-il de sa confusion.

— Où dois-je vous accompagner à cette heure, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— J'avais pensé à quelque hôtel, répondit-elle.

— Quel est celui que vous préférez ?

— Je ne saurais avoir de préférence, n'en connaissant aucun.

— Il en est où descendent les étrangers que la Banque attire en foule à Paris ; il en est où se logent les gens de province, bourgeois enrichis, marchands et autres espèces... Une personne de qualité, en venant à Paris, descend chez ses parents ou ses amis. Je vois peu d'hôtels qui conviennent à une demoiselle et dont le service puisse suppléer à ce qui vous manque en ce moment. Permettez-moi d'ajouter aussi qu'après ce qui vous est arrivé, vous devez concevoir les dangers de l'isolement.

— Il est vrai, répondit la jeune fille ; cependant j'éprouve je ne sais quelle répugnance à rentrer au couvent, où je serais assurée d'une sécurité complète.

— J'y avais songé pour vous, comme au parti le plus simple ; mais, dès lors que le couvent ne vous plaît pas, c'est le dernier parti auquel il faut vous arrêter. En attendant que vous soyez chez vous... ce qui ne peut tarder bien longtemps, je vous offrirai de partager l'hôtel qu'habite une de mes parentes au Marais. La maison est vaste et comprend trois grands appartements, dont un seul est occupé par madame de Saint-Gélin. Cette dame sera très heureuse de vous recevoir et de pourvoir à tout ce qui vous est nécessaire.

— Vous ne doutez point du bruit que votre réapparition va faire dans Paris, et pendant les premiers jours, si vous n'avez

personne pour vous mettre à l'abri d'une curiosité universelle, vous serez véritablement assiégée. Oserai-je vous le dire ? En descendant à l'hôtel, vous auriez l'air de faire un coup de tête et de vouloir vous singulariser.

Emmeline fut convaincue.

— Monsieur le comte, dit-elle, je dois me rendre à vos excellentes raisons et j'accepte volontiers l'offre que vous me faites.

— Vous me transportez d'aise, mademoiselle, en me laissant espérer de vous être utile. Nous allons donc chez madame la présidente de Saint-Gélin.

XXVIII

CE QUE DEVIENT CARTOUCHE

La présidente, qui malgré une solide fortune tenait un assez petit état de maison et ne recevait que rarement, fut en effet très heureuse d'avoir chez elle mademoiselle de Fulda. Elle en avait beaucoup entendu parler et, avant de la voir, s'était intéressée à elle. Elle se mit aussitôt en devoir de lui préparer une hospitalité parfaite et de lui monter une maison convenable à son installation provisoire. M. d'Argenson renouvela sa promesse de retrouver Marthe.

— Il ne faut pas douter, disait-il, qu'elle ne se montre aussitôt qu'elle saura le retour de sa chère maîtresse.

Il tint sa promesse ; mais la bonne nourrice avait quitté Paris et, inconsolée, avait regagné la Lorraine.

Le lendemain, Emmeline se rendit de nouveau chez M. de Fulda. Il n'était pas de retour. Elle laissa sa carte.

Plusieurs jours s'écoulaient ; on resta sans nouvelles du comte. Le lieutenant de police, qui prenait à cœur l'affaire de la belle orpheline, voulut savoir ce qu'il était devenu, mit sa mouche en campagne et jusqu'en province où les parents d'Emmeline avaient leurs biens. Ces recherches, que ne facilitaient point les voies de communication de l'époque, demandèrent plusieurs semaines encore, et restèrent sans succès.

La disparition du comte commençait à devenir inquiétante au point de vue des intérêts de sa nièce.

Bien que nul ne pût contester l'identité de celle-ci et que personne n'eût nié ses droits à rentrer en possession de ses biens paternels, cependant la loi exigeait, pour cette restitution, la présence du comte de Fulda. On devait attendre son retour.

La justice marche d'un pied boiteux, elle n'est jamais pressée d'aboutir ; et d'ailleurs, tant que M. de Fulda ne se montrerait pas, il conviendrait de l'attendre. On ne pouvait préjuger de sa mort. S'il était mort, il fallait qu'on le prouvât ; s'il était vivant, il fallait l'attendre.

Cette attente, en se prolongeant, rendait fort critique la situation de sa nièce. Les bontés de son hôte n'en étaient point altérées : on ne comptait ni les semaines, ni les mois, ni l'argent ; mais elle devait se demander si cet état de choses aurait une fin.

En attendant que la disparition mystérieuse de M. de Fulda se soit éclaircie, voyons ce que sont devenus nos héros : Cartouche, Ratiboule, Balagny et Jeanneton-Vénus.

Ce n'est pas à l'exempt Postel qu'il faut demander leurs adresses ; bien qu'il s'acharne à leur poursuite, il n'arrive toujours qu'à constater leurs ravages, leurs crimes et leur départ.

Dans sa pensée, Cartouche devait être caché au "Pistolet" ou à "l'Image Notre Dame." Il avait organisé plusieurs colonnes d'attaque pour s'acharner ces repaires. Trois fois il était parti avec l'élite de ses troupes, et trois fois il était revenu bredouille.

Une nuit il était parti avec quarante archers ; mais ses éclaireurs ayant été, les uns assassinés à l'entrée du faubourg,

Saint-Laurent, et d'autres, dans le repaire de Mignot, le reste de la troupe refusa de marcher. Pour prendre le "Pistolet," il aurait fallu l'investir comme une place forte, et l'étendue de ses souterrains qui aboutissaient à des marais eût nécessité l'emploi d'un régiment.

Dans les expéditions qui succédèrent à celle-ci, Postel ne fut pas plus heureux. Ses hommes le lâchèrent en route, se jetant à la faveur de l'obscurité dans toutes les ruelles adjacentes. Il comptait sur la Jeanneton malade. Il espérait que son daron viendrait la voir, et la faisait surveiller. Ce fut encore une peine inutile.

Ces défaites ne restaient pas ignorées, et l'audace des malfaiteurs ne connaissait plus de bornes.

Pendant l'interrègne momentané qui suivit l'affaire de la route de Sèvres, une partie de la clique du "Pistolet" faisait campagne sous les ordres d'un frère de Cartouche, le jeune François. Celui-ci avait reçu jadis des leçons de son illustre aïeul et brûlait de marcher sur ses traces. Il devait le suivre en effet, comme on le verra, jusque sur l'échafaud.

Mais, malgré la consanguinité et des talents réels, il n'était point dans les secrets de son frère, et, comme tout le monde, ignorait où Cartouche s'était réfugié.

En quittant la barrière Montparnasse avec son costume de sergent du Châtelet, Cartouche était descendu dans le quartier Saint-Germain des Prés. Ces lieux étaient remplis de souvenirs de sa jeunesse ; ils avaient servi de théâtre à ses premiers exploits. Là il hantait les cabarets, les jeux de boules, les promenades si fréquentées encore les jours de fête et les églises. Il y faisait d'amples récoltes de bourses, de montres et de tabatières. Il gagnait partout aux cartes comme dans les poches. "Ses talents de bohémien dans l'art de faire sauter la coupe, dit un de ses biographes, en faisaient le joueur le plus heureux qui eût jamais paru dans une académie."

En foulant ce pavé qui lui avait porté bonheur, Cartouche reprenait courage et se consolait de sa mésaventure. Il se disait qu'il avait voulu trop tôt se retirer des affaires, et qu'il aurait tort d'abandonner sa carrière.

Le souvenir de ses projets de retraite ramena celui de son ami Balagny. Il se rappela que ce dernier l'avait invité à venir entendre la blonde grisette, rencontrée aux "Porcherons," la petite Chant-d'Oiseau.

— Quand nous passerons au coin de la rue du Sabot, lui avait-il dit, s'il fait un rayon de soleil, nous nous arrêterons et tu l'entendras chanter.

"Tiens, se dit Cartouche ; je suis dans le quartier, il fait du soleil, allons donc voir."

Et, sortant de la rue Sainte-Marguerite, il remonta vers la rue du Sabot.

Les maisons de cette voie étroite (dont il reste encore un morceau) étaient hautes et le soleil n'en séchait que rarement le pavé ; mais la grisette sans doute habitait quelque mansarde. L'absence de voitures et la rareté des passants y ménageaient un silence profond ; pour une audition musicale, l'endroit était propice. Cartouche s'arrêta au coin de la rue et, en effet, une voix jeune, fraîche, ailée, s'échappant de la fenêtre d'une mansarde comme une fauvette, fit entendre les couplets suivants :

Pour attrapper un rossignol
Ré-mi-fa-sol,

Je disais un jour à Nanette :
Il faut aller au bois ; mais chut

Mi-fa-sol ut.

Je me trouvais dans sa cachette,
Le rossignol y vint aussi,
Mi ré ut si.
Et si tôt qu'il fut sur la branche
Prêt à chanter de son bon gré
Sol si mi ré.

Elle le prit de sa main blanche
Et puis dans sa cage le mit,
La sol fa mi.

—C'est bien un chant d'oiseau, se dit Cartouche. Mais cette charmante enfant pourra sans doute me donner des nouvelles de Balagoy. Montons chez elle.

XXIX

CHANT-D'OISEAU

Il monta donc jusqu'aux régions élevées, où le domaine de l'homme cesse, où celui des moineaux et des hirondelles commence ; à beaucoup de mètres au-dessus du niveau de la mer et de marches pourries au-dessus du pavé de la rue. Une grosse porte à loquet s'offrait à lui et il se dit d'inspiration :

—C'est là.

Inutile de frapper : la porte était trop épaisse ; puis, à certaine hauteur, la politesse d'ici-bas n'existe plus. Des voyageurs l'ont observé à l'entrée des chalets des Alpes. Il tira la ficelle et entra. L'effet en fut prodigieux.

Une petite blonde qui causait, assise à la fenêtre en face de lui, releva soudain la tête, poussa un cri, lâcha l'aiguille et perdit connaissance.

Un homme accroupi dans un coin bondit, et décrocha une épée... Mais, en s'adossant au mur, le fer à la main, cet homme jeta une exclamation de surprise :

—C'est toi !... Comment c'est toi !

—Parbleu !... Qu'avez-vous donc ?

—Ah ! peut-on s'affubler de pareille défroque, pour faire visite à des amis !

Cartouche alors comprit, et partit de rire. Il avait oublié son costume de sergent du Grand-Châtelet.

—Allons, entre et cherche à t'asseoir, reprit Balagoy.

Puis, indiquant Chant-d'Oiseau pâmoisonné :

—Tu vois l'effet produit par ton affreux costume. Il faut que je la ravigote, cette chère mignonne.

Et il donna à la jeune fille tous les soins nécessaires en pareil cas.

—Ne la dérange donc pas, disait en plaisantant Cartouche, elle est si jolie comme cela.

—Tu verras, elle sera bien mieux tout à l'heure. Son pauvre petit bec est tout blanc de peur. Mais toi, ôte ton habit, pour le moment où elle rouvrira les yeux.

Cartouche jeta l'habit bas.

La petite avait de seize à dix-sept ans, la peau fine et blanche, l'œil d'un gris bleu, vif et doux, la physionomie ouverte et gaie et, pour le reste, était fort bien tournée.

Bientôt, revenant à elle, elle sourit à Balagoy comme pour le prier d'expliquer la présence de cet inconnu.

—Remets-toi, mignonne, dit-il, c'est un ami, un farand, un monsieur à qui l'argent ne coûte rien, et qui a sa fortune dans la poche des autres. Va nous chercher un broc de vin d'Auxerre et il nous dira à quoi nous devons l'honneur de sa visite.

La jeune fille sortit et descendit par bonds légers jusqu'au marchand de viande la rue du Sabot.

—Tu as donc su me retrouver ? fit Balagoy d'un air content.

—La belle malice ! Tu m'avais dit la rue, et cette belle enfant m'a indiqué la maison en trois couplets.

—Hein ! daron, quo dis-tu de ce gosier-là ?

—Un rossignol.

—Avec cette enfant je n'ai pas une minute d'ennui. Et toi, tes millions, qu'en fais-tu ?

—Rien.

—Ah ! fit Balagoy intrigué. Il t'est arrivé quelque chose, je m'en doute.

—J'ai été vendu et la pousse a cerné la maison. J'ai détalé au plus vite avec l'habit d'un imbécile qui me gênait et que j'ai "rebâti" (tué) au passage.

—Tu étais seul ?

—Oui, et ils étaient trente ou quarante. Ratiboule m'avait quitté le matin pour faire des courses en ville.

—Mais tes actions ?

—Elles sont cachées et jamais ils ne les trouveront.

—J'en ai là à ton service.

—J'y ai pensé.

—Et ta demoiselle ?

Cartouche sourit.

—Il faut que tu sois Balagoy, pour que j'ose te le dire ; un autre me prendrait pour un niais si je lui avouais ce qui en est. Mon cher, je l'ai laissée telle que je l'avais prise.

—Oh !... fit Balagoy scandalisé.

—Il est vrai que je n'ai guère eu le temps de m'occuper d'elle, et qu'hier soir, au moment où j'allais rattraper le temps perdu, je fus interrompu par les archers, sergents, toute la vermine.

—Adieu, paniers, vendanges sont faites ! Adieu, château et châtelaine !

—Est-ce ma faute ? fit Cartouche.

—Non certes.

—J'allais me retirer à la campagne, tu le sais. Et puis les sots diront de nous : " Ces bandits sont incorrigibles ! " Je vais leur faire payer cher leurs tracasseries. L'exempt Postal, le secrétaire, d'Argenson-lui-même, vont la danser !

—Mais, qui t'a dénoncé ?

—Une gampè, une anguilleuse de la Courtillo, la Jeanneton-Vénus.

—Oh ! la carogce !

—Elle a guidé la pousse jusqu'à la maison. Puis, en approchant, saisie de remords, elle est accourue m'avertir. Je l'ai crevée d'un coup de surin.

—Tout cela, dit Balagoy, va faire en ville un affreux tapage. Il faudra ce soir que j'aille aux nouvelles.

—Moi aussi, fit Cartouche.

—Y songes-tu ?

—Est-ce que je vais me cloîtrer pour si peu ? Je veux entendre ce que les marchands disent de moi sur le pas de leurs boutiques et les bourgeois sur les chaises des promenades. Il faut bien que je sorte si je veux assommer Postal... et je le veux.

Comme il disait, la voix de Chant-d'Oiseau se fit entendre dans l'escalier, et bientôt la belle entra, rougissante, un grand broc d'une main et de l'autre trois gobelets.

Les trois amis trinquèrent gaiement ; des plaisirs si simples n'ont pas d'histoire et nous ne nous y arrêterons pas.

Le soir, à la brune, ils firent un tour aux environs et eurent le régal au carrefour de la Croix-Rouge du "cri" fait au nom du roi contre le nommé Dominique Cartouche, et l'on sait où qui en résulta.

Ils passèrent la nuit ensemble, et le lendemain, comme on ne peut toujours badiner, ils causèrent d'affaires. Balagny avait une inclination presque invincible à la paresse, mais son ami avait à se venger. Il le devait à sa gloire. Pour rentrer en campagne contre le Châtelet, il voulait de l'argent, beaucoup d'argent. Il était donc nécessaire de réaliser des valeurs ; non que la Banque n'eût de très petites coupures, — il y avait des billets de dix francs, — mais parce que les actions confisquées à l'hôtel de Tours, étaient cinq cents ou mille livres.

Ceci amena à causer de la rue Quincampoix. Il était évident qu'il valait mieux s'occuper de spéculations et de spéculateurs que d'autres affaires. La chasse aux millions ne vous exposait pas à de plus grands dangers que la pêche aux tabatières, et n'offrait pas plus de difficultés.

Partant de là, il restait à choisir les victimes. Balagny ne semblait pas très au courant des finances. Le croira-t-on, ce fut Chant-d'Oiseau qui leva le lièvre.

— Puisque vous parlez des financiers, dit-elle, venez donc voir celui que j'aperçois d'ici, par-dessus le toit de la maison en face.

— Qu'est-ce ? fit Cartoucho.

— Regardez là-bas, dans ce parc.

— C'est un peu loin.

— Vous distinguez bien un monsieur qui se promène. Il est de taille assez haute et son vêtement sombre, le fait ressembler à un magistrat.

— Oui, oui. Eh bien ? où voulez-vous en venir, ma belle enfant ?

— A vous montrer un joueur de mon voisinage, qui est presque un homme célèbre et que je connais bien.

— Ah ! Il se nomme ?

— Le marquis d'Espignac.

— Et d'où provient sa célébrité ?

— D'un crime.

— Tiens !... Un grand crime alors ?

— Si grand que, malgré son titre, il n'est personne de la cour qui daigne répondre à son salut, pas une personne de qualité qui voudrait lui adresser la parole, pas un manant qui daignerait lui tendre la main. Quand il paraît dans un café, dans un lieu public, tout le monde s'écarte de lui avec horreur. Il est seul, toujours seul, dans ce grand hôtel triste que vous voyez. Je n'ai jamais remarqué quelqu'un qui lui fût compagne. Je ne sais même pas s'il a des gens à son service. Dans ce parc désert, pas un jardinier. Les feuilles tombent et le bois meurt sans qu'on les ramasse. C'est une vraie malédiction.

— Et vous le connaissez, ma petite ?

— Oui, par une femme qu'il aimait et chez qui j'allais avant qu'il eût commis son crime.

— C'est drôle l'effet que produit un crime ! S'il en avait commis plusieurs, il n'en serait pas de même.

— Enfin, c'est un joueur, qui vit seul, un original. A ces titres, il est pour nous intéressant. Le bon Dieu a dit : " Malheur à l'homme qui vit seul ! "

— Eh bien, ma belle, dites-moi donc ce que vous savez de cet homme singulier.

Et Chant-d'Oiseau raconta l'histoire suivante, donc Cartoucho devait faire son profit.

Le comble de l'ennui que peut obtenir un orateur :

— Faire bâiller une porte.

XXX

L'HOMME-MYSTÈRE

Mario François Charpentier, autrement Fanchette ou Chant-d'Oiseau, n'était pas venue au monde sous des courtines de soie et des plafonds dorés. Elle avait de bonne heure perdu son père, pauvre ouvrier, et sa mère ne lui avait donné que difficilement une becquée régulière jusqu'à l'âge de raison.

L'âge de raison chez les petites filles est à douze ans ; on ne s'en aperçoit plus à treize.

Fanchette, comme bien d'autres dont les jupes deviennent trop courtes, sans que leurs parents songent à les renouveler, aurait été se promener seule, si elle n'avait été la plus modeste et la plus douce enfant qui fût à Paris et aussi la plus gaie.

La gaieté est la santé de l'âme. Elle allège le poids des misères, adoucit les privations, dissipe les vapeurs de l'envie. Il fallait très peu à Fanchette pour être heureuse. La musique d'une guinguette attrapée en passant, les beaux cantiques du mois de Marie à Saint Germain des Prés, le répertoire du marchand de chansons développaient en elle le sentiment mélodique et le goût du chant.

Sa mère et les voisines s'en amusèrent d'abord ; puis elles se dirent : — Eh ! mais, il y a peut-être de l'argent à gagner avec ce gosier-là.

Une blanchisseuse qui travaillait pour la Rosati, une chanteuse de l'Opéra, se chargea de présenter Fanchette à sa cliente, espérant que celle-ci, assez bonne fille, partie de rien elle-même, s'intéresserait à cette enfant.

La Rosati, en effet, la fit chanter, lui trouva des dispositions et se chargea d'elle. Elle la donna à sa femme de chambre pour faire les courses, en lui recommandant d'en prendre soin et de la ménager et lui fit donner des leçons de musique.

Fanchette fut très contente, se montra docile et studieuse, et la femme Charpentier qui lui croyait sérieusement une carrière brillante était la plus heureuse des mères.

Plusieurs fois la Rosati la fit chanter devant elle, et au bout de quelques mois Fanchette était admise dans sa familiarité.

Ainsi son éducation se fit en partie double, et si, au lieu de rester enfant, elle eût eu un grain de coquetterie ou d'ambition, elle serait devenue une fille à la mode bien plus tôt qu'une chanteuse. Déjà, sans qu'elle le sût, on l'avait remarquée. L'air qu'elle respirait était saturé de la fièvre de tous les désordres, mais elle était, de nature, réfractaire à la contagion.

Cela confondait la femme de chambre et faisait sourire la Rosati, qui ne se méfiait pas plus d'elle que de son épave favori. Les adorateurs de la chanteuse s'étaient également habitués à la présence de Fanchette et se considéraient sans témoins, bien qu'elle fût là, dans un coin, silencieuse et discrète.

Le marquis d'Espignac, très assidu alors près de la Rosati, considérait la jeune élève comme un animal familier et ne se gênait point pour parler devant elle.

Il jouait alors un assez triste personnage. Figurez-vous un grand jeune homme de vingt ans, si grand qu'il ne finissait pas, maigre, un peu courbé, et plus jaune que les parchemins de son antique famille. Cet air ancien, ses sourcils charbonnés, ses traits durs, ses yeux d'un noir de diable en faisaient l'homme le moins propre à la galanterie. Cependant il s'entêtait à vouloir plaire, et (manie bizarre qui lui retenait une place à Charerton), à être aimé pour lui-même, comme Apollon ou Adonis.

Il était sans fortune personnelle et sans charge qui lui permit de vivre indépendant. Son père, étant en disgrâce, lui fer

mais accède aux faveurs royales et, très avare, ne lui donnait rien pour tenir son rang.

Confiné, comme un hibou, dans son vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, le père d'Espignac avait prit la douce habitude d'oublier son fils avec le reste du monde, au risque d'exposer ce jeune homme à s'encailler ou à devenir la proie des usuriers.

Ce régime avait encore ajouté aux dispositions sombres, à l'humeur mélancolique du jeune Roger d'Espignac. Les passions de la vingtième année, qui chez les autres s'épanchent ardentes et prodigues, chez lui concentraient leurs fureurs secrètes. Dieu sait ce qui grondait d'envie, de cupidité, de jalousie dans cette tête noire et "saturnienne," comme disent les astrologues; quel feu impur charriaient ses veines !...

Bien qu'il vît peu de monde et pour cause, et allât peu à l'Opéra, le hasard lui fit rencontrer la Rosati. Comme s'il avait eu cent mille sous à déposer à ses pieds, il tourna vers elle ses fureurs amoureuses. D'abord il étouffa, puis il fit pour.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

COURAGE ET DÉVOUEMENT D'UN ENFANT

La petite Margaret Fleming n'a pas plus de dix ans. Ses manières, différentes de celles de son entourage composé de pauvres et ignorants Irlandais, l'avaient fait appeler : une "drôle d'enfant."

Le père de Margaret travaillait à un tunnel dans les Montagnes Rocheuses (Amérique), et chaque jour l'enfant lui portait son dîner. Un jour, en arrivant, elle découvrit que le tunnel et les bâtiments environnants étaient couverts par une avalanche. Vingt-cinq hommes étaient dessous ! Sans s'arrêter un instant, l'enfant court chez elle, chausse ses souliers à neige et se met en route pour traverser la montagne et chercher du secours à cinq lieues de là. C'était à une heure de l'après midi, et le ciel était menaçant. Mais Margaret n'hésita pas.

Bientôt la neige se mit à tomber, le vent à souffler, la nuit avançait, le froid était intense. Margaret marchait toujours qu'on n'avançait qu'avec de grandes difficultés. Enfin le sommeil s'empara d'elle et elle tomba épuisée. C'était la mort pour elle et pour les vingt-cinq personnes ensevelies vivantes dans un tombeau glacé.

Heureusement, deux hommes revenant du travail trouvèrent la petite fille : elle était, sans s'en douter, arriver à destination ! — A la légère couche de neige qui la recouvrait, ces hommes comprirent qu'il y avait peu de temps que l'enfant était là, et ils se mirent en devoir de la rappeler à la vie. Ils y réussirent. Les premiers mots de Margaret furent ceux-ci : " Au plateau ! tous les hommes ensevelis ! Allez à leur secours ! " Puis elle retourna sans connaissance.

Immédiatement vingt mineurs se mirent en route, malgré l'orage. Le lendemain au point du jour, le sauvetage était opéré. Margaret a eu les deux pieds gelés, mais on a pu pourtant les lui conserver. La compagnie du tunnel transcontinental a résolu d'envoyer l'enfant à Denver et de l'y élever à ses frais.

Figurez vous une petite fille de dix ans passant le col du Saint-Bernard pendant une tourmente, et vous pourrez vous faire une idée de l'héroïsme de Margaret Fleming.

Le Seigneur a dit : " Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! " Le héros aime son prochain plus que soi-même. Quand le devoir commande, il ne marchand pas et, à l'exemple de Jésus, qui donna sa vie pour sauver nos âmes, il donne sa vie pour sauver d'autres vies.

VARIÉTÉS

Lu sur une porte fraîchement peinte :

" Prendre garde à la peinture et la porte par le bouton. "

* * *

Au bal de l'Opéra.

Une belle petite à un polichinelle :

— Ohouotte, ton costume !...

— Je me suis mis en boîte aux ordures, pour qu'on m'enlève.

* * *

Savez vous pourquoi, disait à Mme de Saint-Emoché le vicomte de Coulochin, les grands criminels ne craignent pas les courages d'air ?

— ? ? ...

— Parce qu'ils sont bourrés de remords.

* * *

Monsieur et sa belle-maman cherchent un appartement pour le terme d'avril. Un concierge, chez lequel ils se présentent, inspecte ses aspirants locataires d'un oeil inquisiteur, puis formule le sacramental :

— Vous n'avez pas de chiens avec vous ?

— Non ! non ! répond le gendre distrait : il n'y a que ma dame.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du **ROI DES VOLEURS** et la collection des ouvrages ci-dessous.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuilletons complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuilletons comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuilletons complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Exili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.

Boîte 1963.